

Violence et marché

Idées reçues

La lutte contre la violence profiterait sans doute de la remise en question d'idées aujourd'hui bien ancrées.

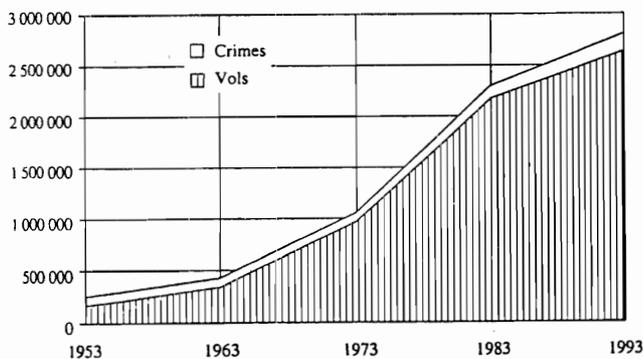
La première idée est qu'il convient d'opposer l'augmentation réelle de l'insécurité (c'est à dire du nombre d'atteintes aux personnes et à leurs biens) et l'augmentation du sentiment d'insécurité dans la population.

Le sentiment d'insécurité est, en effet, largement exploité, sinon amplifié, par l'extrême-droite qui se révèle par ailleurs simpliste ou mensongère dans ses analyses et solutions politiques. On en conclut alors trop vite à la relativité de l'augmentation de l'insécurité, quand on ne va pas jusqu'à la nier¹. L'intention est peut-être bonne, mais le résultat désastreux.

La vieille dame de Molenbeek qu'on agresse pour la troisième fois dans la rue pour lui prendre son sac, l'enseignant en butte chaque année un peu plus à la violence dans les classes risquent fort de se détourner de ceux qui, à leur égard, leur paraissent manquer de bonne foi ou de simple respect. En réalité, la violence n'a cessé d'augmenter depuis le début des années cinquante jusqu'au milieu des années nonante, comme le montre par exemple le graphique ci-dessous² de l'évolution, sur une échelle décennale, du nombre de vols et de crimes connus des services de police et de gendarmerie en France de 1953 à 1993 :

LA DÉLINQUANCE ET LA CRISE ÉCONOMIQUE

Évolution du nombre de vols et de crimes



(Source : *Aspects de la délinquance et de la criminalité en France en 1993*, Paris, La Documentation française, 1994, p. 32.)

Depuis le milieu des années nonante, ce nombre a, il est vrai, décliné. Mais il reste élevé et il est à remarquer par ailleurs que le nombre de crimes n'a, lui, cessé de croître³.

Une autre idée semble toutefois plus ancrée encore; curieusement, elle est souvent formulée par les mêmes personnes que la précédente, alors qu'elle apparaît en contradiction avec elle. L'idée est que la délinquance et la crise économique sont deux faces d'une même pièce. Ce qui signifierait a contrario qu'un retour à une situation de plein emploi réduirait notablement cette délinquance. Mais un simple examen du graphique précédent permet à nouveau d'en douter.

D'abord, l'augmentation de la délinquance a débuté au début des années cinquante. Et surtout, on peut défendre l'idée que c'est avant la crise et l'explosion du chômage que la montée de la délinquance a été la plus forte. Le nombre additionné de crimes et de vols a été multiplié par 2,6 entre 1963 et 1973, par 2,2 entre 1973 et 1983 et enfin par 1,2 entre 1983 et 1993⁴. Ajoutons encore que les délinquants ne sont pas toujours, loin s'en faut, issus des milieux les plus démunis.

Malaise dans la civilisation

On peut être consterné par la présence grandissante de la psychologie dans nos relations et notre imaginaire sociaux⁵, en y voyant un signe de plus du repli sur la sphère individuelle.

En réalité, les choses ne sont pas aussi simples.

En 1929, à l'aube du nazisme, Freud entreprend la rédaction de « Le malaise dans la culture »⁶ (« Das Unbehagen in der Kultur », première traduction française : « Malaise dans la civilisation »). L'originalité de l'ouvrage est de tenter de jeter un pont entre des facteurs endogènes du comportement et la dynamique de l'organisation sociale.

Selon Freud, celle-ci a pour fonction de favoriser l'union de ses membres, au prix d'un renoncement pulsionnel. Freud note toutefois que ce

Xavier
Vanandruel

A lire... A débattre

renoncement trouve déjà sa source dans la structure individuelle. Déjà le jeune enfant n'est pas à la hauteur de son désir (oedipien), et sa vie d'adulte se heurtera toujours aux limites endogènes de la satisfaction de son désir.

Sublimier ses pulsions n'est toutefois pas chose aisée, et c'est ce qui toujours teinte d'ambiguïté, selon Freud, la revendication de liberté : « *Ce qui bouillonne dans une communauté humaine en tant que poussée à la liberté peut être révolte contre une injustice existante et ainsi être favorable à un développement ultérieur de la culture, rester conciliable avec la culture. Mais cela peut aussi être issu du reste de la personnalité originelle, non domptée par la culture, et devenir ainsi le fondement de l'hostilité à la culture* »⁷.

Or, selon Freud encore, il n'y a pas que le désir pour habiter cette personnalité originelle, mais aussi ce qu'il nomme l'instinct de mort, ou d'agression, pulsion humaine fondamentale au même titre que le désir érotique : « *le penchant à l'agression est une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'homme* »⁸.

1968, et ce qu'il en reste

La juxtaposition des photos est frappante. Sur la première, Jerry Rubin, figure emblématique de la contestation des années 60, auteur de « Do it », barbe sauvage et cheveux longs



avec bandeau ; la photo date de 1968. Sur la deuxième photo, qui date de 1985, le même Jerry Rubin, cheveux courts, rasé de près, veston cravate, et brandissant sa carte American Express : « *Nous avons gagné!* » lance Rubin à Daniel Cohn-Bendit qui l'interviewe⁹. Faut-il suivre alors les analyses

qui réduisent 68 à une crise de croissance du capitalisme ?¹⁰

On appréciera, mais une chose est certaine : dans les revendications de ces années-là, le marché a trouvé un formidable levier qu'il n'a pas fini d'utiliser. Comment ne pas entendre par exemple dans le slogan « *Le bonheur, tout de suite, si je veux* » (publicité pour le Club Med) comme un écho du fameux « *Prenez vos désirs pour des réalités* »?

Or, et c'est ici que je veux en venir, le marché ne fait qu'amplifier des points de vue et revendications qui, dans leur forme originelle déjà, présentaient un risque pour l'organisation sociale en regard des avertissements de Freud¹¹.

En effet, face à la double idée de Freud, que :

- a) le désir connaît une limite interne
- b) l'individu porte en lui un instinct irréductible d'agression qui menace l'organisation sociale,

68 soutenait, à travers Marcuse et Reich¹², que :

- a) le désir ne connaît d'autre limitation que la répression sociale
- b) c'est l'organisation sociale seule qui est source de la violence et de l'oppression en général.

Pain béni en effet pour le marché qui traduit :

- a) il n'y a pas de limite à la consommation
- et b) il n'y a pas de légitimité à l'organisation sociale, si celle-ci entrave celle-là.



Conclusion

J'ai émis l'hypothèse argumentée que c'est avant l'explosion du chômage que l'augmentation de la violence a réellement démarré. Une explication en serait la suivante : le marché avait un intérêt à une remise en

cause générale de l'ordre social, afin de développer davantage le désir individuel (manipulé) de consommation.

Pour cela, à l'encontre des avertissements de Freud, il fallait s'appuyer sur « la personnalité originelle, non domptée par la culture », et fonder ainsi une « hostilité à la culture »¹³. Revenir à la personnalité originelle, c'est aviver le désir, mais aussi bien, à suivre Freud, redonner place à l'instinct d'agression, autrement dit à la violence¹⁴.

Entre une organisation sociale harmonieuse et les fêlures de la consommation insatiable et de ses laissés pour compte, le marché a fait son choix. C'est en méconnaissant Freud que

les années 60 dénoncèrent le seul appareil étatique, à la grande satisfaction des libéraux, qui, aujourd'hui, souhaiteraient encore moins d'Etat. C'est en méconnaissant Freud encore qu'une forte partie de la psychologie a pris comme slogan « libérez vos émotions ! », sans insister suffisamment sur le fait que les actes auxquels elles invitent ne sont pas tous souhaitables, ou compatibles avec un équilibre social. Et sans prendre en compte que, derrière, le marché tire ses ficelles.

La culture, notre mode (tant perfectible) d'organisation sociale pourront-ils survivre au marché délétère ? C'est la question qui fait écho aujourd'hui à l'angoisse de Freud.

(1) « Même le ministère de l'Intérieur reconnaît que la crainte diffuse que ressentent les habitants des villes provient en premier lieu des déjections canines et du trafic automobile ! » Bernard De Vos, directeur de SOS Jeunes-Quartier libre, in Eco-Soir, supplément au Soir du 26.3.99.

« Les historiens nous apprennent qu'objectivement nos existences ne furent sans doute jamais aussi sécurisées. Par ailleurs, le sentiment d'insécurité alimenté par les rumeurs et la médiatisation est un formidable tremplin électoral ou dictatorial »

Armand Lequeux, chargé de cours à l'UCL, in « L'un soumis et L'autre pas », trimestriel de la JEC, février 1999.

(2) Repris de l'essai très intéressant de Sébastien Roché, « La société incivile - Qu'est-ce que l'insécurité ? », Seuil 1996.

(3) « Sociologie politique de l'insécurité », même auteur, PUF 1998.

(4) La référence implicite à une progression géométrique peut bien sûr être discutée, mais pas balayée d'un revers de main.

(5) Le nombre d'étudiants en psychologie à l'UCL a augmenté de manière importante pour des débouchés saturés, alors qu'on manque fortement d'ingénieurs.

(6) Oeuvres complètes de Freud/ Psychanalyse (OCF.P) XVIII.

(7) OCF.P, XVIII, 455.

(8) OCF.P, XVIII, 481.

(9) Daniel Cohn-Bendit, « Nous l'avons tant aimée, la révolution », 1986, Bernard Barrault.

(10) C'est par exemple l'opinion émise naguère par Régis Debray In « Modeste contribution aux cérémonies officielles du dixième anniversaire », Maspero, 1978.

(11) J'ai vécu les années post 68 comme une vraie libération et les considère encore comme telles. Il s'agissait cependant d'un destin individuel, comme d'ailleurs beaucoup d'autres.

(12) Marcuse, « L'homme unidimensionnel », Wilhelm Reich, « La fonction de l'orgasme ».

(13) Cf. la citation précédente, note (7)

(14) C'est pourquoi je suis perplexe à lire dans Le Soir de ce 14 avril, sous la plume souvent bien inspirée de Luc Honoré : « *le respect n'est qu'une invention des impuissants* ».